

La revue *Masques* et les éditions Persona Une aventure éditoriale et culturelle pionnière au service de la communauté LGBT en France

Luc Pinhas

Volume 9, numéro 2, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1046987ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1046987ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec

ISSN

1920-602X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pinhas, L. (2018). La revue *Masques* et les éditions Persona : une aventure éditoriale et culturelle pionnière au service de la communauté LGBT en France. *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 9(2).
<https://doi.org/10.7202/1046987ar>

Résumé de l'article

La revue *Masques* a joué un rôle important, à partir de 1979 et durant la première moitié des années 1980, au côté du périodique *Gai Pied*, dans l'affirmation publique de la communauté LGBT, de même que dans l'émergence d'un champ médiatique qui lui soit dédié. Elle a manifesté également une mutation dans les formes d'action qui ont affecté alors le militantisme homosexuel de la décennie précédente, mutation qui a conduit à accorder à la dimension culturelle et aux modes de vie une place majeure à partir du moment où l'homosexualité a été pleinement dépénalisée. La revue s'est ensuite prolongée au travers d'une maison d'édition, Persona – la première structure éditoriale se revendiquant de l'homosexualité en France –, à l'activité intense durant cinq ans. Le catalogue de cette dernière, reconnue dans l'espace éditorial, a vu coexister littérature exigeante, études (principalement sur le cinéma), documents et enquêtes sociologiques. La cohabitation entre hommes et femmes au sein d'une revue qui se voulait délibérément mixte n'a toutefois pas été aisée au moment où les lesbiennes ont entendu manifester leur singularité à travers leurs propres publications, de sorte que différentes tensions sont advenues et que les contenus gais se sont montrés majoritaires au fil des numéros parus. L'inscription dans la durée, surtout, malgré le passage d'une parution trimestrielle à un format mensuel, s'est heurtée à un manque de trésorerie, en même temps sans doute qu'à des erreurs de gestion de jeunesse, ainsi qu'à une frilosité certaine des partenaires professionnels, libraires comme annonceurs, encore fortement réticents, dans ces années-là, envers des publications LGBT. Il en est résulté que les deux entreprises ont dû cesser leurs activités en 1986.

Tous droits réservés © Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA REVUE *MASQUES* ET LES ÉDITIONS PERSONA : Une aventure éditoriale et culturelle pionnière au service de la communauté LGBT en France

Luc PINHAS
Université Paris 13

RÉSUMÉ

La revue *Masques* a joué un rôle important, à partir de 1979 et durant la première moitié des années 1980, au côté du périodique *Gai Pied*, dans l'affirmation publique de la communauté LGBT, de même que dans l'émergence d'un champ médiatique qui lui soit dédié. Elle a manifesté également une mutation dans les formes d'action qui ont affecté alors le militantisme homosexuel de la décennie précédente, mutation qui a conduit à accorder à la dimension culturelle et aux modes de vie une place majeure à partir du moment où l'homosexualité a été pleinement dépénalisée. La revue s'est ensuite prolongée au travers d'une maison d'édition, Persona – la première structure éditoriale se revendiquant de l'homosexualité en France –, à l'activité intense durant cinq ans. Le catalogue de cette dernière, reconnue dans l'espace éditorial, a vu coexister littérature exigeante, études (principalement sur le cinéma), documents et enquêtes sociologiques. La cohabitation entre hommes et femmes au sein d'une revue qui se voulait délibérément mixte n'a toutefois pas été aisée au moment où les lesbiennes ont entendu manifester leur singularité à travers leurs propres publications, de sorte que différentes tensions sont advenues et que les contenus gais se sont montrés majoritaires au fil des numéros parus. L'inscription dans la durée, surtout, malgré le passage d'une parution trimestrielle à un format mensuel, s'est heurtée à un manque de trésorerie, en même temps sans doute qu'à des erreurs de gestion de jeunesse, ainsi qu'à une frilosité certaine des partenaires professionnels, libraires comme annonceurs, encore fortement réticents, dans ces années-là, envers des publications LGBT. Il en est résulté que les deux entreprises ont dû cesser leurs activités en 1986.

From 1979 until the first half of the 1980's, the periodical *Masques*, along with *Gai Pied*, played an important role in the affirmation of the LGBT community and in the emergence of a media field dedicated strictly to this community. *Masques* also expressed a change in the types of activities that at the time affected the preceding decade's gay militancy, a change that led to placing more importance on the cultural dimension of homosexuality as well as on gay lifestyles especially from the moment that homosexuality was fully decriminalized in France. *Masques* also extended its influence to Persona, the first publishing house devoted to the publication of books related to homosexuality in France. Over the course of its five years of intense activity, Persona, renown in the publishing world, produced many high quality literary works, studies (mostly about cinema), and sociological documents and investigations. From the start, *Masques* welcomed gay men and women; however, such cohabitation in one magazine was not an easy task, especially when lesbians sought to demonstrate their singularity through their own publications. Consequently, tensions arose between gay men and lesbians as gay content became more prominent in the periodical's issues. *Masques* went from a quarterly to a monthly publication. Nevertheless, it faced a shortage of financial resources. The shortage was no doubt due to management mistakes which can surely be attributed to a lack of experience, but also due to the over-cautiousness of professional partners like bookstore owners and advertisers who, in the 1980's, still had strong reservations concerning LGBT publications. The result was that both Persona and *Masques* had to cease their activities in 1986.

À la fin des années 1970, ce que nous appellerons avec précaution la « communauté LGBT¹ », qui avait fonctionné jusqu'alors soit de manière semi-cachée (le mouvement Arcadie²), soit à travers la revendication militante gauchiste post-1968, commence à se doter de premières institutions de presse et d'édition qui lui permettent à la fois de manifester une autonomie relative, d'affirmer son identité dans l'espace public et de réclamer la suppression des dispositions législatives discriminatoires à son encontre. Le cas le plus connu, grâce à son impact médiatique et à sa longévité (1979-1992), est celui du mensuel, puis hebdomadaire *Gai Pied*, qui se veut un journal « d'informations et de réflexions sur le monde d'aujourd'hui » rédigé par des homosexuels (quelques femmes, lesbiennes ou non, dont Françoise d'Eaubonne, y collaborent également) et qui réussit, malgré de nombreuses réticences de la part des NMPP³, à se faire distribuer très vite dans la plupart des kiosques de presse et à acquérir ainsi une grande visibilité⁴.

Ce succès ne saurait toutefois faire ignorer que *Gai Pied* n'est pas le seul élément constituant de ce nouveau champ médiatique qui repose dans un premier temps essentiellement sur l'écrit. Créée exactement au même moment, soit au printemps 1979, par d'anciens membres de la Ligue communiste révolutionnaire, la revue *Masques* (1979-1986), longtemps trimestrielle puis durant cinq mois mensuelle, se présente pour sa part comme la « revue des homosexualités » au pluriel. Pensée comme mixte à l'origine, elle entend à son tour se faire le lieu d'une « prise de parole » et d'un questionnement à travers un « rapport au monde différent⁵ ». Si la « militance » et les modes de vie homosexuels n'y sont jamais oubliés, par l'intermédiaire de grands dossiers, la revue se donne d'emblée une coloration culturelle qui ira grandissant au fil des numéros en accordant une place prépondérante aux arts et aux lettres⁶. Elle participe ainsi à la construction d'une culture gaie et lesbienne en plein essor, en même temps qu'à « l'affirmation de soi » de la communauté LGBT, tout autant qu'à l'élaboration d'une mémoire culturelle et sociale, dans laquelle la littérature occupe (pour un temps encore) une position prédominante, bien que la place du cinéma ne cesse de croître.

L'activité et l'ambition de la revue se prolongent dès 1981 au moyen d'une entreprise d'édition de livres, véritablement pionnière puisqu'il s'agit de la première maison d'édition gaie et lesbienne à être créée en France : Persona. Celle-ci publie 29 titres jusqu'à sa disparition, en juin 1986, avec un souci tant d'exigence que de diversité, grâce à des contenus qui renvoient aux différentes facettes de la construction identitaire LGBT, à travers littérature, cinéma, mais aussi sociologie et témoignages mémoriels.

L'itinéraire de *Masques* et de Persona peut attirer l'attention de l'historien et du sociologue à plusieurs titres. D'abord, il met en question le passage d'une frange d'intellectuels français, à la fin des années 1970 et à la suite du groupe fondateur de *Libération*, d'un militantisme activiste d'extrême-gauche à d'autres formes d'intervention médiatique, journalistiques et éditoriales, moins strictement partisans. Par les contenus proposés, les deux entreprises permettent également de broser un portrait culturel de la communauté LGBT en France (et, surtout, il faut le reconnaître d'emblée, gaie), de ses constructions identitaires et de ses miroirs, au moment où elle va (enfin) accéder à la reconnaissance publique.

La mixité problématique de *Masques* constitue aussi un indicateur parlant des difficultés à concilier, au sein des revendications de genre, combat féminin et masculin, comme d'ailleurs féminisme et lesbianisme radical se réclamant de Monique Wittig. Enfin, l'équilibre économique bien incertain auquel se heurtent de telles entreprises met en évidence la complexité de la transition d'un projet initialement motivé par un engagement politique et social à un professionnalisme structuré, et appelle tout autant à une réflexion sur la dénomination et les contours mêmes d'une communauté LGBT ou gaie, une fois la dépénalisation de l'homosexualité acquise.

Du militantisme à l'aventure éditoriale

La revue *Masques* est créée au printemps 1979 par un collectif d'ami(e)s, largement issu(e)s de la « Commission homosexuelle » de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), dont émergent trois principaux acteurs – deux enseignants et un employé – qui viennent tout juste de quitter avec fracas l'organisation dans laquelle ils militaient jusqu'alors⁷ : Jean-Pierre Joecker, Alain Lecoultre (qui signe Alain Sanzio⁸ dans la revue), et Jean-Pierre Combettes. Ce sont eux qui déposeront en préfecture les statuts de l'association *Masques*, editrice de la revue du même nom, et qui créeront plus tard la structure d'édition *Persona*. Ils ont, durant de longues années (11 ans pour deux d'entre eux), voulu croire en l'idéologie révolutionnaire trotskiste et se sont engagés pleinement dans leur organisation, sans d'abord mettre en avant leur homosexualité, mal vue généralement par des mouvements d'extrême-gauche qui consacrent leur énergie à la lutte des classes et au « travail ouvrier », quand ils ne considèrent pas l'homosexualité comme un « travers bourgeois ». Sensibles toutefois au discours du *coming-out* tenu par le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), ils finissent, au mitan des années 1970, par refuser de se cacher et de scinder leur vécu, entraînés sur cette voie par un dirigeant de la IV^e Internationale, Jean Nicolas, qui publie fin 1976, dans la revue théorique de la LCR, *Critique communiste*, un article d'envergure sur « la question homosexuelle⁹ ». Ce dernier est aussi à l'origine de la première réunion des homosexuel(le)s de la LCR, en février 1976, inspiré peut-être par les positions du Socialist Worker's Party américain. Au cours de cette rencontre, il encourage ses camarades à participer aux activités du GLH-PQ, l'un des groupes – le plus politisé – qui ont pris la succession du FHAR¹⁰. Une dizaine d'entre eux s'y investissent et décident parallèlement de mettre

en place, dans les marges de leur organisation, une Commission homosexuelle qui sera timidement reconnue, malgré de multiples réticences, par le II^e congrès de la LCR, en janvier 1977.

Cette double appartenance ne va toutefois pas sans mal-être pour des militants tiraillés entre la revendication homosexuelle et le combat révolutionnaire internationaliste. Durant trois ans, ils s'efforcent de l'articuler et de la vivre et se battent pour tenter de faire prendre en considération la dimension homosexuelle dans la lutte des classes, ainsi que pour convaincre leur organisation de s'impliquer à travers une ligne officielle. Leur démarche est d'abord encouragée par le passage à une parution quotidienne de *Rouge* (1976-1979), le périodique principal de la LCR, qui se tourne dès lors vers «la prise en compte de toutes les révoltes¹¹» et se présente, durant la période, comme une sorte de sous-*Libération*. L'équipe initiale de *Masques* y fait ses premières armes journalistiques en relayant l'actualité militante homosexuelle, mais aussi en publiant des enquêtes sur le vécu homosexuel qui ne dépareraient pas dans le futur *Gai Pied*. Les articles culturels y sont également nombreux sur des livres et des films devenus depuis emblématiques – comme *L'étoile rose*, de Dominique Fernandez, ou *Word is out (Parlons-en, 1977)*, du groupe filmique Mariposa, ou encore, du côté des femmes, à travers un entretien avec Kate Millett – et préfigurent déjà l'orientation rédactionnelle de *Masques*.

Pour autant, le débat n'avance guère au sein de la LCR qui craint de heurter sa frange la plus ouvriériste. Le III^e congrès de cette organisation, en janvier 1979, va consacrer une rupture. Les militants de la commission homosexuelle en attendent une reconnaissance de leur existence et de leurs travaux, mais la majorité des délégués refuse de leur accorder ne serait-ce qu'une heure de débat. C'en est trop pour plusieurs d'entre eux qui décident de démissionner et annoncent à la tribune leur départ par la lecture d'un texte virulent.

Il est vrai que, depuis un certain temps, comme l'écrira *a posteriori* Jean-Pierre Joecker, ces derniers «se vivent davantage comme des militants homosexuels au sein d'une organisation hétérosexuelle que comme des révolutionnaires trotskistes allant porter la bonne parole au sein du mouvement gai¹²». Il est vrai aussi qu'au même moment, prenant acte d'une situation bloquée, ils travaillent déjà, à l'initiative de celui-ci, à la création

d'une revue dédiée «aux homosexualités» et qui se déprendra de toute attache partisane.

Le premier numéro sort trois mois plus tard, le 1^{er} mai 1979. Il s'agit d'un ouvrage broché de 144 pages, au format in-8 de 23,5x15 cm, à la couverture rose ornée d'un dessin représentant un visage stylisé accompagné de son double masqué. Sa facture et son maquetage sont encore bien artisanaux, son sommaire non hiérarchisé et non structuré en rubriques, comme si le chemin de fer de la revue restait encore aléatoire. S'il accueille déjà des articles culturels essentiellement consacrés à la littérature, il se donne d'abord pour objectif d'expliquer la raison d'être de la revue à travers les cheminements personnels des membres de la rédaction et consacre, de manière assez évidente, un dossier central aux «rapports entre homosexualité, champ politique et militance gaie¹³». Il est imprimé par Reprographie, l'imprimerie... de la LCR, preuve que les ponts ne sont pas encore complètement coupés, et sa vente s'engage de manière symbolique lors du défilé syndical de la fête du Travail.

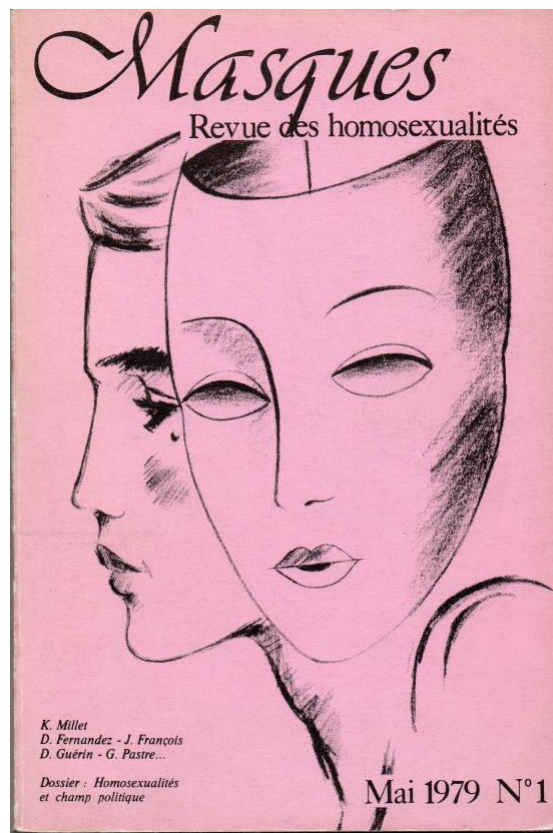


Image 1 : Couverture du premier numéro de *Masques*.

Une dernière passe d'armes, cependant, va accentuer la prise de distance vis-à-vis de l'extrême gauche. Elle se déroule lors d'un meeting commun de la LCR et de sa rivale trotskyste Lutte ouvrière (LO) qui se tient à la Maison de la Mutualité, haut lieu parisien des revendications de gauche, le 25 mai 1979. L'équipe de *Masques* installe dans le hall un stand pour vendre la revue, ce qui déplaît fortement au service d'ordre de la seconde organisation; ses gros bras se précipitent pour expulser *manu militari* les exposants sans que, malgré l'interposition de quelques-uns de ses militants, la direction de la LCR ne se décide à réagir en tant que telle, scellant véritablement le divorce avec l'équipe de *Masques*.

Quelle ligne éditoriale?

Le premier numéro présente avant tout le projet éditorial d'une revue qui se veut trimestrielle, loin donc de l'urgence de l'actualité comme l'est *Gai Pied* à la parution alors mensuelle. Celui-ci est proposé sous la forme d'une « plate-forme » intitulée « Sous les masques¹⁴ » et qui comporte trois objectifs principaux : il s'agit d'abord de susciter et de relayer une « prise de parole » plurielle, homosexuelle et lesbienne « qui existe à peine »; de porter un questionnement différent sur le monde qui réconcilie le privé et le politique; enfin, de participer à la construction d'un mouvement homosexuel qui puisse se faire entendre et reconnaître pleinement dans l'espace public. Ce qui, écrit de manière poétique en page d'ouverture de la revue, donne : « [...] Nous dirons nos masques, ceux qu'on nous colle, ceux qui nous cachent et tout doucement nos visages se dévoileront et nos paroles chuchoteront¹⁵ ». En fin de compte, il s'agit de porter « un regard gai sur le monde¹⁶ ». Les références à la lutte des classes, à la nécessité de combattre « la société capitaliste et phallocratique » ne sont certes pas absentes, mais un décentrement fondamental s'opère, qui entend mettre en cause tout autant « la morale bourgeoise véhiculée par le mouvement ouvrier » que l'attitude des organisations gauchistes envers « les luttes dites marginales ». De manière évidente, ici comme ailleurs, se closent les années 1970 et s'ouvrent les années 1980 qui ne voudront plus sacrifier l'épanouissement de soi (faut-il dire l'individualisme?) aux contraintes de l'action militante de moines-soldats¹⁷.

Le chemin de fer de la revue, tel qu'il s'élabore initialement, mais qui connaîtra différentes modifications, entend répondre à un tel programme. Chacun des premiers numéros s'ouvre sur des pages d'« Écriture » censées permettre l'expression de plumes en herbe mais qui, de fait, publieront bientôt surtout des textes d'auteurs déjà confirmés. Au demeurant, à partir du cinquième numéro, ces pages seront renvoyées plus loin dans le sommaire puis leur parution deviendra irrégulière.

Une grande rubrique, dénommée « Quotidien » à partir du numéro 6, est destinée à se faire l'écho de l'actualité de la « mouvance » gaie et lesbienne – terme préféré à celui de « communauté » pour souligner la diversité des identités, des regroupements et des actions –, avec une dimension internationale marquée. Elle se donne également pour fonction de mettre l'accent sur les nouvelles formes de « militance », un militantisme transformé qui entend se construire sur « l'anéantissement de cette séparation vie publique – vie privée qui semble apparaître progressivement avec la progression de la bourgeoisie », de sorte que, « dans la foulée du mouvement des femmes, la militance gaie remet en question l'ordre social capitaliste fondé sur cette séparation¹⁸ ». La rubrique a aussi pour objet de prendre position, de proposer des éléments de réflexion et d'interroger le passé de l'histoire homosexuelle. Parfois, sa parution trimestrielle la met en décalage avec l'actualité, en particulier par rapport à *Gai Pied* dont la parution devient hebdomadaire à partir de la fin de 1982; parfois aussi, ses articles ne font que doublon avec ce dernier dans le seul commentaire de l'événement, même si d'autres contributions manifestent une portée plus théorique. Lors de la campagne présidentielle de 1981, la revue s'abstient de prendre position en son nom propre et choisit de consacrer son éditorial à un fait divers à caractère politique, connu sous l'appellation de « l'affaire de la pelleuse de Vitry¹⁹ ». Elle se limite à proposer quelques pages où les principaux collaborateurs expriment leurs interrogations et à réaliser un entretien avec Jean Le Bitoux, le directeur du *Gai Pied*, périodique qui, pour sa part, se prononcera assez clairement en faveur de François Mitterrand, à la suite du retrait de la candidature de Coluche²⁰. Dans le numéro suivant, *Masques* ne commente pas l'élection mais reproduit le texte de l'allocution, censurée par la Commission nationale de contrôle de la campagne, que l'écrivain et militant homosexuel Dominique Fernandez aurait dû prononcer sur les ondes de la radio nationale, grâce aux quatre minutes que la candidate du Parti socialiste unifié (PSU), Huguette Bouchardeau, avait décidé de lui

céder. La revue, en collaboration avec *Gai Pied*, publie aussi un appel signé par de nombreux intellectuels pour que la nouvelle majorité PS et MRG tienne ses engagements et abroge la législation anti-homosexuelle²¹. C'est, de fait, ce qui sera réalisé après le vote de la loi du 4 août 1982.

À partir du numéro 17 du printemps 1983, la rubrique « Quotidien » change toutefois d'appellation pour être dénommée significativement « Modes de vie » et se consacrer davantage à une dimension culturelle. Adieu la « militance », après la suppression des mesures discriminatoires? Quoi qu'il en soit, cette évolution rejoint, avec néanmoins mesure et caution intellectuelle, celle du *Gai Pied* dont la formule hebdomadaire va désormais se vouer à refléter la vie gaie dans son divertissement et son consumérisme²².

La rubrique « Dossier » suit une évolution globalement similaire. Certes, les cinq premiers de ces dossiers sont consacrés à l'identité homosexuelle et à ses travestissements, ou encore aux revendications gaies et lesbiennes dans l'espace public, politique et social, en France comme à l'étranger. Pourtant, dès le numéro 6 (automne 1980), les « rêves brisés » étatsuniens ne se trouvent plus guère interrogés qu'à travers la production littéraire – celle de la *beat generation*, de Gore Vidal ou d'Andrew Holleran –, le théâtre et le cinéma. Malgré quelques rares autres dossiers, sur l'Argentine aux prises avec la dictature²³ ou sur le questionnement des modes de vie²⁴, la tendance s'accroît à partir du numéro 7 qui se voit dédié aux rapports entre « homosexualité et création littéraire ». Désormais, les dossiers présentent de façon quasi exclusive des auteurs, écrivains et cinéastes, et des plasticiens d'un passé plus ou moins proche. Les deux seules exceptions concernent celui qui prend pour thème « la Méditerranée » et celui qui prend pour ambition de faire un bilan sur « les années 80, mythe ou libération », dans le dernier numéro trimestriel (n° 25-26, printemps-été 1985).

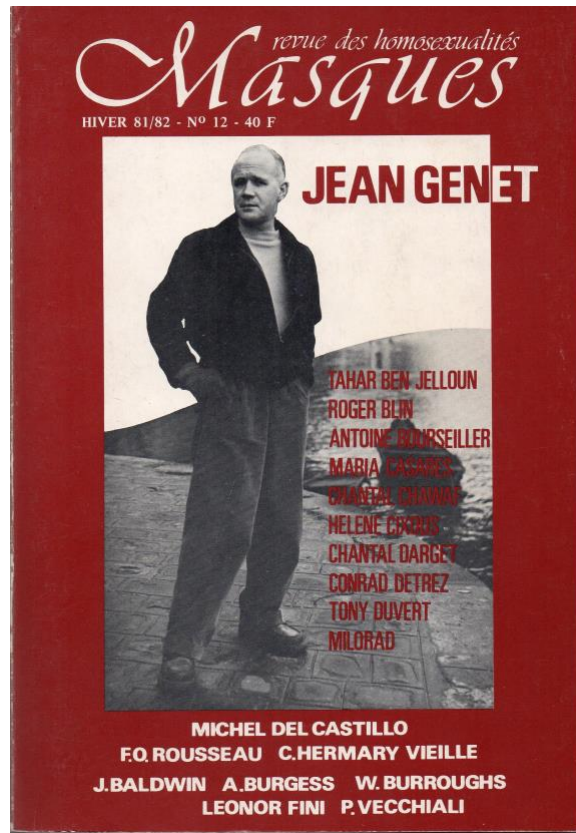


Image 2 : Couverture du n° 12 de *Masques*.

De même encore, la rubrique « Rencontre » propose essentiellement – mis à part peut-être ceux avec Guy Hocquenghem, Michel Foucault et Jean-Paul Aron – des entretiens avec des écrivain(e)s, parfois avec un(e) cinéaste, une actrice ou un plasticien. Après quelques numéros, de fait, *Masques* se donne une coloration fortement culturelle où les écrivains tiennent d’abord le haut du pavé, avant d’accorder une place plus importante à leur côté aux autres acteurs culturels, parmi lesquels photographes, musiciens et metteurs en scène. Une des raisons premières en est sans doute que beaucoup d’homosexuel(le)s de cette génération, face au silence ou au mépris médiatique, n’ont pu d’abord reconnaître leur identité qu’à travers la littérature et que les écrivains, de Jean-Louis Bory à Dominique Fernandez, Yves Navarre ou Monique Wittig, se sont fait dès les années 1970 les « porte-parole de l’homosexualité²⁵ », comme l’a écrit Frédéric Martel, et s’activent au même moment à faire avancer la revendication homosexuelle. Au demeurant, plusieurs d’entre eux/elles sont des collaborateurs permanents de *Masques*, et Jocelyne François, prix Femina 1980, y tient une chronique régulière.

La présence, plurielle et si prégnante de la littérature, et plus globalement de la culture, dans *Masques*, renvoie également à d'autres fonctions. Elle permet de contribuer avec force, loin de toute culpabilité, à l'affirmation des identités gaies et lesbiennes et aux modes de vie afférents, à travers les écrits d'une large palette d'écrivain(e)s contemporain(e)s – plusieurs dizaines. Elle permet aussi de participer, aux côtés de la nouvelle vague d'historiens de la Culture, à la construction d'une mémoire indispensable pour la reconnaissance homosexuelle. Elle sert enfin, en faisant appel à la culture « amie », à répercuter les luttes connexes (celles du mouvement des femmes, par exemple) et à afficher un supposé regard de « sensibilité homosexuelle » sur le monde de personnalités extérieures à la communauté dont le parangon, au même moment, avec la chanteuse Barbara, pourrait être une Marguerite Duras à son apogée médiatique²⁶.

Le catalogue de Persona

En avril 1981, tout juste deux ans après le lancement de *Masques*, ses trois principaux fondateurs décident de créer une maison d'édition, Persona. À la différence de la revue, qui s'est constituée autour d'une association rassemblant une quinzaine de personnes, hommes et femmes, la structure éditoriale prend la forme juridique d'une SARL, signe sans doute d'une professionnalisation désormais assumée, tandis que sa direction est assurée par Jean-Pierre Joecker qui se construit dès lors une stature éditoriale saluée par ses pairs, du *Monde* à *Livres Hebdo*, lors de son décès survenu le 31 décembre 1991.

Le premier titre publié entend réparer un « oubli de la mémoire » particulièrement frappant par la manière dont la réalité des faits a été longtemps occultée en France : la déportation des homosexuels par l'Allemagne nazie. Il s'agit des *Hommes au triangle rose, journal d'un déporté homosexuel*, de Heinz Heger, l'un des rares témoignages de première main sur cette facette de la persécution des homosexuels par le régime nazi et des camps de concentration (ici, Sachsenhausen), publié dès 1972 outre-Rhin mais ignoré jusqu'alors en France²⁷. Sa parution, avec une préface de Guy Hocquenghem, fait un certain bruit, réveille les souvenirs – notamment ceux de l'Alsacien Pierre Seel, lui-même déporté homosexuel²⁸, que la ville de Toulouse finira par honorer en 2008 du nom d'une (petite) rue – et installe d'emblée Persona comme éditeur.

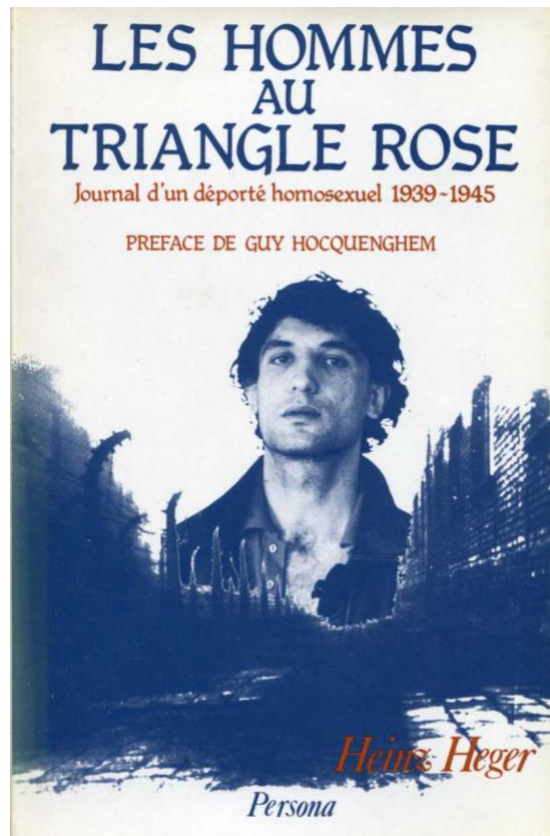


Image 3 : Couverture des *Hommes au triangle rose*.

Durant cinq ans, la programmation annuelle compte de cinq à six titres – minimum requis pour accéder à une distribution professionnelle, en l'occurrence celle de Distique, principal distributeur des petits éditeurs français durant les années 1980 –, avec un pic à sept titres en 1983. Au-delà des différentes collections mises en place, le catalogue se construit d'abord autour des deux dominantes de *Masques*, la littérature et le cinéma. Du côté de la première, des titres oubliés ou méconnus, de Georges Eekhoud et Natalie Clifford Barney à Gore Vidal et James Purdy, côtoient des nouveautés – des textes de Copi, par exemple, ou des nouvelles d'Hugo Marsan²⁹, alors responsable des pages culturelles de *Gai Pied* – ou des rééditions contemporaines, comme *Tricks*, de Renaud Camus, publié initialement chez Mazarine en 1978.

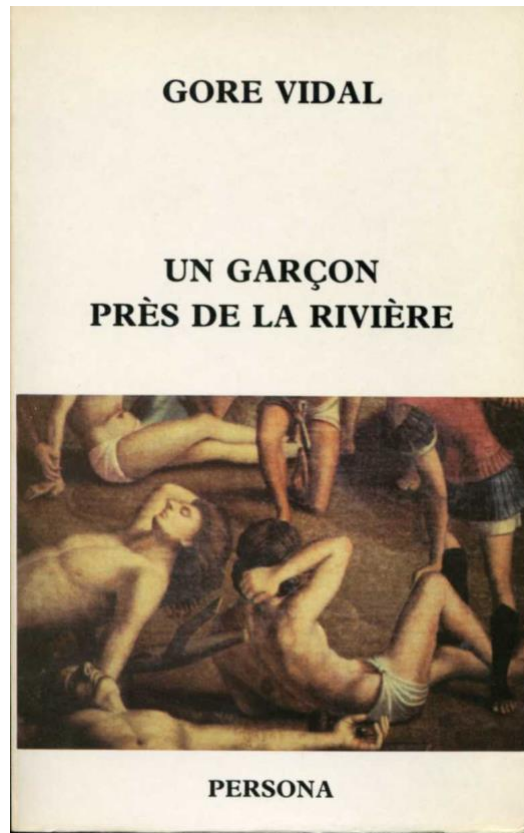


Image 4 : Couverture de l'ouvrage de Gore Vidal, *Un garçon près de la rivière*.

La production d'ouvrages ayant trait au cinéma se focalise autour de trois réalisateurs emblématiques des décennies 1960-1970 : Fassbinder, qui vient de tourner avec *Querelle* son dernier film, Pasolini et Visconti. Ils cumulent six titres à eux trois dans le catalogue de Persona. L'ouvrage *Luchino Visconti cinéaste*, écrit par Alain Sanzio et Paul-Louis Thirard, se voit au demeurant récompensé du Prix du meilleur livre de cinéma 1984 et semble constituer la meilleure vente de la maison, avec *Les Hommes au triangle rose* : plus de 5 500 exemplaires en auront été vendus au terme d'un an de parution. Cet ouvrage fait partie de la collection « Les Albums Persona », qui permet de publier des livres richement illustrés – comme, par exemple, celui³⁰ proposant un ensemble de photographies de Patrick Sarfati, l'un des principaux artisans de la photographie artistique gaie des années 1980 – et qui manifeste les liens étroits reliant maison d'édition et revue, puisqu'il existe aussi des « Albums Masques », lancés en 1984. Les deux premiers parus de ceux-ci, consacrés à Cocteau et à Colette, seront des succès, puisque l'un se vend à plus de 5 000 exemplaires, et l'autre à plus de 3 300. Un troisième, consacré à Tennessee Williams, est publié en mai 1986, mais

ne sera pratiquement pas distribué du fait de la cessation d'activité de l'association³¹.

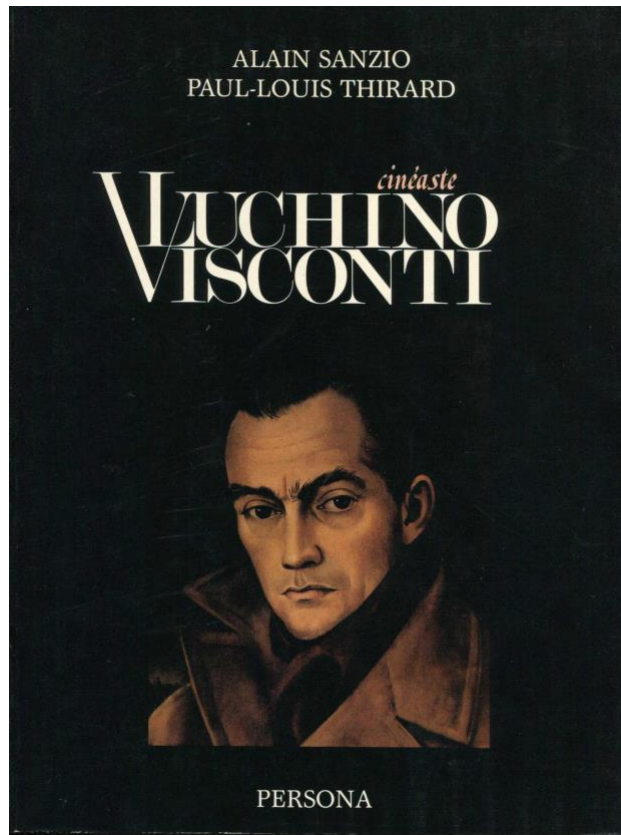


Image 5 : Couverture du livre *Luchino Visconti cinéaste*.

Persona compte aussi dans son catalogue un autre témoignage, signé Marie-Josée Enard et intitulé *Vouloir être... transsexuelle, mère et femme*, que préface Catherine Rihoit, ainsi que la première et précieuse grande enquête sociologique sur les modes de vie homosexuels en France, *Le Rapport gai*, conduite par les universitaires et chercheurs Jean Cavailles, Pierre Dutey et Gérard Bach-Ignasse, qui fait date.

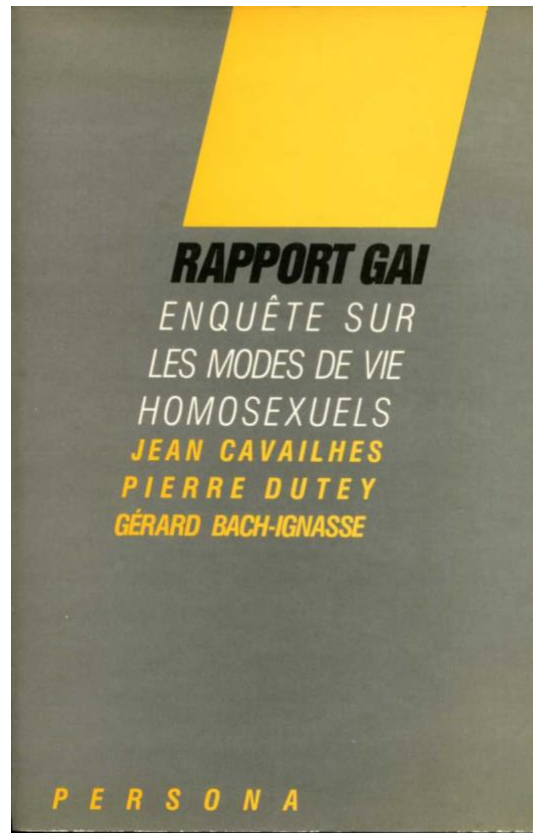


Image 6 : Couverture du livre *Le rapport gai*.

Une mixité problématique

À un moment où les relations entre militants gais et lesbiennes sont plutôt tendues au sein du mouvement de revendication, *Masques*, à l'inverse du *Gai Pied*, fait le pari, volontaire et courageux, de la mixité, bien que les trois principaux initiateurs de la revue soient des hommes. Peut-être, du coup, la situation est-elle biaisée dès le départ car ces trois mêmes personnes tiennent les rênes de l'association qui préside à la publication de la revue³². Le secrétariat de rédaction, qui dirige au quotidien la publication, est lui aussi déséquilibré : durant les cinq premiers numéros, il est composé de quatre hommes et d'une seule femme, Suzette Triton – Robichon, de son nom d'état-civil³³ –, elle-même ancienne militante de la LCR et de sa commission « homosexualité ». Cette proportion subsiste jusqu'au numéro 13, avec d'ailleurs des collaboratrices féminines différentes face à une équipe masculine stable, avant qu'une tentative de rééquilibrage ne s'opère timidement avec six hommes contre trois femmes, puis quatre

jusqu'au numéro 25, dernier numéro trimestriel. Les cinq numéros mensuels qui lui succèdent brièvement, de janvier à mai 1986, voient quant à eux une direction uniquement masculine, d'où émerge dans les faits un « seul et vrai patron³⁴ » en la personne de Jean-Pierre Joecker. Ils abandonnent au demeurant toute référence à l'homosexualité et à ses préoccupations militantes. L'on peut comprendre que, dans ces conditions, les lesbiennes aient mal vécu leur position minoritaire, voire se soient bientôt perçues comme une simple caution.

Par ailleurs, les débats âpres qui agitent le mouvement lesbien de l'époque semblent avoir eu des répercussions dans la revue. Certaines des rédactrices de *Masques*, à un moment où ce mouvement cherche à se structurer, souhaitent se centrer principalement sur les « lesbiennes radicales » en excluant de fait, au sein de la rédaction comme des contenus traités, les femmes qui auraient également eu des relations hétérosexuelles et ne se détermineraient pas comme lesbiennes. Les débats sont ainsi tout particulièrement houleux autour de la publication d'articles et de dossiers dédiés à Violette Leduc ou à Colette. Il est vrai d'autre part qu'il peut apparaître surprenant, *a posteriori* du moins, que *Masques* n'ait pas consacré très vite un dossier à Monique Wittig, figure centrale de la revendication lesbienne s'il en est.

Le malaise est aussi profond à propos de la participation en tant que collaborateur de Tony Duvert. Il s'accroît lorsque ce dernier publie dans le numéro 3 une chronique, « Idées sur Narcisse », dans laquelle il s'en prend avec virulence, et de manière caricaturale pour les lesbiennes, aux sociétés matriarcales. La publication de *L'enfant et le pédéraste*³⁵, de Benoît Lapouge et Jean-Luc Pinard-Legry, eux aussi collaborateurs de *Masques*, et de *Le Pédophile et la Maman*³⁶, de Leïla Sebbar, qui attaquent frontalement Duvert puis, en réponse de ce dernier, la parution de l'ouvrage au vitriol qu'est *L'enfant au masculin*³⁷, enveniment encore le débat. Celui-ci se trouve ensuite prolongé et exacerbé par le dossier que la revue lui consacre et qui semble faire pencher la balance en faveur de Duvert, si bien que Benoît Lapouge et Jean-Luc Pinard-Legry démissionnent de *Masques*³⁸.

L'acmé de la polémique est atteinte au printemps 1982 avec l'envoi d'une lettre de démission signée de « 8 fondatrices et collaboratrices », qui sera publiée *in extenso* à l'été dans le numéro 14, accompagnée d'une réponse de

la direction³⁹. Il semble qu'en fait plusieurs de ces collaboratrices s'étaient déjà éloignées depuis plusieurs numéros et que les départs effectifs en ce printemps n'aient été qu'au nombre de trois. Quoi qu'il en soit, les critiques portent sur deux points principaux : d'abord, cela va de soi, la «prédominance du masculin», indéniable sans doute tant en termes de contenus que d'iconographie mais certainement explicable en partie; ensuite, les orientations d'une revue qui, initialement, devait se partager entre le quotidien, le politique et le militantisme d'un côté, les expressions culturelles de l'autre. Or, elle est devenue essentiellement culturelle et les démissionnaires prennent soin de le signaler en termes quantitatifs : « n° 3, culture 25 %, quotidien 52 %; n° 5, 38 % pour les deux, mais au n° 6 renversement de tendance, 55 % pour la culture et 27 % pour le quotidien⁴⁰ ». Pour les démissionnaires, ce primat du culturel représente une manière de ne pas prendre parti en se réfugiant derrière « l'objectivité » et de ne pas « interroger ses propres comportements ».

De fait, le groupe de « lesbiennes radicales » qui démissionne ne se retrouve plus dans la mixité, et encore moins dans celle pratiquée dans *Masques*. Ces militantes prennent acte de leurs préoccupations distinctes⁴¹ et entendent désormais se consacrer à une aventure éditoriale spécifique, dégagée tant du mouvement homosexuel masculin que du mouvement des femmes⁴², ainsi qu'elles l'annoncent en fin de courrier : la revue *Vlasta*, qui connaît quatre numéros et publie deux ouvrages⁴³ entre 1983 et 1985, paraît à peine quelques mois plus tard.

Pour autant, la mixité, déséquilibrée certes, ne cesse pas à *Masques* jusqu'à la fin de la période trimestrielle; d'autres collaboratrices, moins marquées sans doute, la rejoignent et Jocelyne François continue de tenir la chronique régulière qu'elle a initiée à partir du numéro 11.

Un équilibre économique incertain

Le dernier titre des éditions Persona, *Illusions*, album de photographies de Patrick Sarfati, paraît en décembre 1985, au moment où sort le dernier numéro trimestriel de *Masques*. Malgré une tentative de relance de la revue à travers une parution mensuelle, un nouveau et grand format (33,5x24) et un contenu exclusivement culturel qui fait la part belle aux illustrations, la

SARL Persona puis l'association Masques cessent officiellement leurs activités, à deux jours de distance, en juin 1986. Comment en est-on arrivé là?

La première explication, globale, tient au manque régulier de trésorerie et, singulièrement, à des fonds de roulement insuffisants, d'une entreprise qui est née d'une volonté militante et qui n'a ni voulu ni pu s'ouvrir à un actionariat extérieur, alors que son activité, par sa nature culturelle, se voyait nécessairement soumise à des fluctuations importantes d'une année à l'autre et que le capital de la SARL était au minimum (20 000 F, soit juste le seuil à l'époque juridiquement requis). Les premiers numéros, d'ailleurs, ne peuvent paraître que grâce au crédit accordé par Reprographie, l'imprimerie de *Rouge*.

D'autre part, le choix d'une distribution dans le réseau des librairies, pour une revue à dominante culturelle, était sans doute judicieux mais risqué. Sa diffusion et sa distribution sont en effet assurées par de petites structures – Alternative⁴⁴ d'abord, puis Script Diffusion (coopérative de neuf éditeurs, dont La Pensée sauvage ou L'Atelier du Gué⁴⁵), enfin Distique – qui ont la charge de nombreux petits éditeurs et ne peuvent être en relations suivies qu'avec un ensemble réduit de librairies. En outre, nombre de libraires se montrent encore réticents, voire hostiles, au début des années 1980, et tout particulièrement en province, à accepter de mettre en avant une « revue des homosexualités », si bien que le maillage territorial reste bien imparfait, tandis que les rentrées financières se font obligatoirement avec un retard plus ou moins prolongé. Dans cette configuration, la diffusion directe (essentiellement à Paris) et les abonnements deviennent vitaux, d'autant plus que la revue est vendue à un prix relativement faible (et que la marge, une fois payées imprimerie et commercialisation, est infime) : de 20 F initialement, il atteindra 60 F à l'automne 1984, alors qu'un roman de même pagination (144 pages d'abord, puis 192) coûte couramment de 40 à 70 ou 80 F entre 1981 et 1985. Quant à lui, le recours à la publicité, introduite dès le numéro 3, se révèle décevant à l'extrême, les annonceurs étant, à cette même période, eux aussi réticents devant la thématique homosexuelle, en dehors, bien sûr, des commerces spécialisés.

Produits à 3 000 exemplaires, les numéros de *Masques* se vendent toutefois bien les premières années puisque le tirage semble en avoir été pratiquement

épuisé, et encore à 2 667 exemplaires pour le numéro 15 (automne 1982, dossier Fassbinder) ou à 2 272 pour le numéro 17 (printemps 1983, dossier Crevel), assurant à la revue un certain équilibre financier. Mais cette réussite reste provisoire et les numéros suivants vont manifester une tendance au repli qui ne cesse de s'accroître pour atteindre seulement 952 exemplaires pour le numéro 24 (hiver 1984-85) dont le dossier est consacré à Mauriac, malgré de l'ordre de 300 abonnés, preuve que la revue peine désormais à attirer un lectorat⁴⁶. Quelles sont les raisons de cette désaffection? Manque de renouvellement du concept éditorial? Contenu trop « sérieux »? Changement d'époque dû à la fois au sentiment que certains acquis ont été obtenus et que l'épidémie de sida doit mobiliser toutes les énergies? Désir de se brûler dans le consumérisme, les sorties et le spectaculaire superficiel? Fiction d'une véritable communauté LGBT hors des moments festifs ou de revendication? Quoi qu'il en soit, un dernier numéro trimestriel⁴⁷, recentré sur les questions politiques et significativement intitulé « Les années 1980 : mythe ou libération? », ne change pas la donne et ne permet pas de redresser une situation devenue critique.

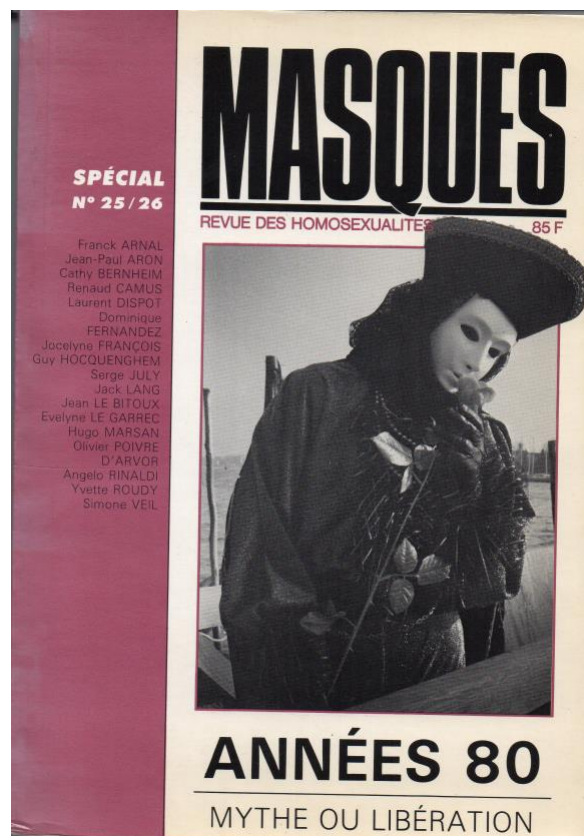


Image 7 : Couverture du n° 25-26 de *Masques*.

L'équipe de *Masques* tente toutefois de réagir avec le passage à une parution mensuelle et à une ligne éditoriale infléchie, fruit de nombreux débats passionnés et de la volonté, affichée déjà dans le dernier numéro trimestriel⁴⁸, de « dépasser le ghetto communautaire⁴⁹ ». Le mensuel, résolument culturel, se tourne alors largement vers l'illustration, la photo, le cinéma et la chanson et ne craint pas à présent de consacrer ses couvertures à Catherine Deneuve ou à Barbara, ni de proposer un article sur Sheila. Une SARL de presse est créée et la distribution se voit confiée aux NMPP pour une large présence en kiosque. Les ventes, assez étonnamment, sont en partie au rendez-vous : le premier numéro, malgré un prix TTC de 35 F, s'écoule à 11 500 exemplaires, le cinquième et dernier, encore à plus de 8 000⁵⁰. Mais le tirage est de 21 000 à 21 500 exemplaires pour les numéros 1 à 4, et de 23 500 pour le numéro 5, la mise en place en kiosque de 18 000, de sorte que les frais sur invendus (11 375 exemplaires pour le numéro 5⁵¹), joints à la commission des NMPP, ne permettent aucunement de trouver un équilibre financier, alors que la publicité reste rare, malgré quelques gestes amicaux, en provenance de la maison Yves Saint-Laurent – dirigée par Pierre Bergé – par exemple⁵², et les abonnements insuffisants. Le déficit ne cesse dès lors de s'accroître au moment-même où la banque refuse tout nouveau découvert; la recherche de subventions, de mécènes ou même désormais, dans une tentative désespérée, d'actionnaires extérieurs, ne donne rien. C'est la fin, il faut se résoudre à tirer le rideau.

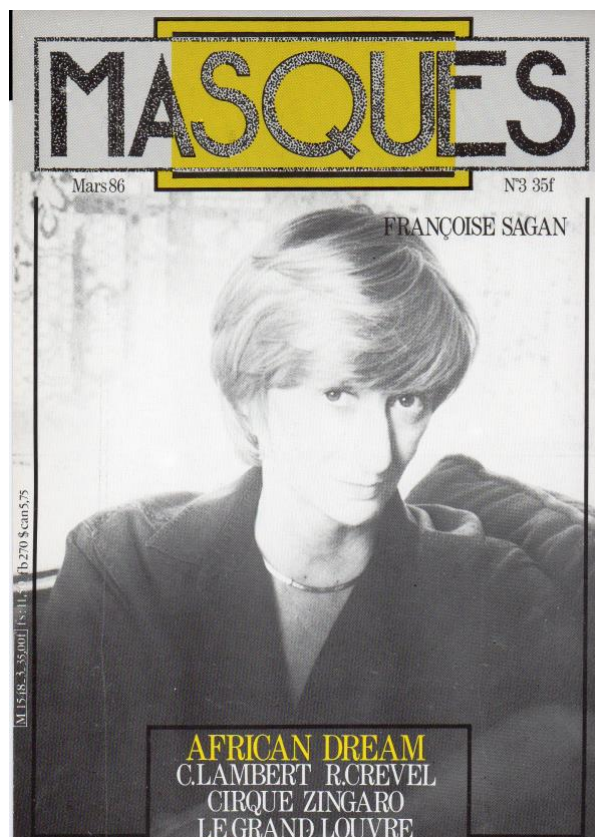


Image 8 : Couverture du n° 3 (mars 1986) de *Masques* mensuel.

Les éditions Persona, de leur côté, ne parviennent pas plus à assurer leur pérennité, malgré une première année flamboyante qui voit les quatre premiers titres, tirés à 3 000 exemplaires, être rapidement épuisés : outre *Les Hommes au triangle rose*, la réédition illustrée du *Livre blanc* de Jean Cocteau, la traduction de *Bent*, pièce de Martin Sherman alors jouée au théâtre de Paris, et celle du roman « maudit » de Gore Vidal, *Un garçon près de la rivière*. Les titres suivants, cependant, à l'exception notable du *Luchino Visconti cinéaste* et du *Rapport gai*, connaissent moins de succès, comme le montrent, en l'absence des archives comptables, disparues, les notes d'un cahier de compte-rendu en date de février 1985⁵³ : les ventes s'échelonnent généralement entre 1 500 et moins de 500 exemplaires. C'est nettement insuffisant avec un catalogue réduit, et d'autant plus que les frais de structure paraissent élevés : les fondateurs n'ont en effet pas hésité, à partir de 1983, outre à louer des locaux⁵⁴, à embaucher deux des trois actionnaires, Jean-Pierre Joecker à la direction éditoriale, et Jean-Marie Combettes à la gestion. Persona ne saura pas résister à l'absence de titre porteur en 1985.

Conclusion

Malgré cet échec relatif, la revue *Masques* et les éditions Persona, au même titre que *Gai Pied*, auront fortement marqué l'histoire de la presse et de l'édition LGBT en France, dont elles auront été des pionnières; elles ont contribué largement à la reconnaissance des sexualités « différentes » dans l'espace public, de même qu'à l'acceptation des structures commerciales issues de la communauté LGBT comme partenaires par les structures professionnelles : libraires, kiosquiers, distributeurs. Persona participe d'ailleurs au salon du Livre de Paris, qui se tient alors au Grand Palais, de 1983 à 1985. Cette banalisation a peut-être, moins paradoxalement qu'il n'y paraît, contribué à la disparition de ces structures, comme si le besoin d'organes de presse spécifiques d'origine militante se faisait moins sentir désormais, au profit de publications à caractère plus purement commercial dont les lignes directrices, à dominante « marketing », renverront essentiellement aux « modes de vie ». Au demeurant, *Gai Pied*, devenu *Gai Pied Hebdo*, a opéré ce tournant dès la crise interne que connaît le journal à l'été 1983, alors que les activités proprement communautaires et associatives vont se tourner de plus en plus vers des manifestations festives et la lutte contre le sida. De manière plus générale – on le sait bien –, les « années Mitterrand » sont marquées par une remise en question du militantisme politique et des idéologies qui se manifeste notamment, dans le domaine de la presse, par l'évolution du grand aîné, *Libération* : celui-ci ne s'ouvre-t-il pas à la publicité dès 1982, sa nouvelle ligne rédactionnelle précipitant le retrait de nombre de ses collaborateurs de la première heure?

D'autres revues LGBT, d'autres collections ou maisons d'édition ont certes suivi, d'autres formes d'expression que l'écrit ont pris le relai, de sorte qu'une nébuleuse s'est créée et que la culture LGBT s'est diffusée au-delà de ses contours communautaires et qu'elle se voit aujourd'hui reconnue et acceptée dans le monde démocratique jusqu'à – pour prendre un exemple très grand public – l'Eurovision⁵⁵, même si demeurent toujours comme menaces l'intolérance de certains (que l'on pense au mouvement « Sens commun » en France) et le fanatisme religieux, de quelque bord qu'il soit. Quoi qu'il en soit, les années 1980 tournent bel et bien une page dans l'histoire de l'homosexualité et de ses imprimés. Le rôle de ces derniers décroît désormais au profit d'autres formes de communication

communautaire, au premier chef desquelles celles liées à l'essor d'Internet et des réseaux sociaux; leur lectorat s'amenuise, comme le montrent les mésaventures du magazine *Têtu* – pourtant soutenu financièrement durant des années par Pierre Bergé – et le militantisme se donne désormais de nouvelles modalités d'action.

NOTE BIOGRAPHIQUE

Luc Pinhas est Maître de conférences à l'Université Paris 13 (COMUE Université Sorbonne Paris-Cité) où il dirige le Master « Commercialisation du livre » en formation initiale. Il est membre du LabSic. Il est par ailleurs vice-président du bureau de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants (AIEI). Ses travaux portent principalement sur la socio-économie de l'édition et de la librairie françaises et francophones, ainsi que sur l'histoire de l'imprimé gai. Il a publié *Éditer dans l'espace francophone* (AIEI, 2005), *Situations de l'édition francophone d'enfance et de jeunesse* (dir., L'Harmattan, 2008) et *L'Édition de jeunesse francophone face à la mondialisation* (codir., avec Jean Foucault et Michel Manson, L'Harmattan, 2010), ainsi que de nombreux articles et chapitres d'ouvrages. Il a également collaboré à *l'Histoire de la librairie française* (Frédérique Leblanc et Patricia Sorel (dir.), Cercle de la librairie, 2008). Il a contribué à la création de la revue *Bibliodiversity. Publishing and Globalisation* dont il est membre du comité de direction.

Notes

¹ Le terme de « communauté », qu'elle soit « gaie », « lesbienne » ou « LGBT » ne va pas de soi, fait l'objet de réflexions diverses dans la littérature théorique et renvoie sans doute à un contexte historiquement et géopolitiquement déterminé qui voit se développer la « conscience de soi » des milieux LGBT. En ce sens, on peut penser que la création d'institutions de presse – au même titre que, par exemple, la ritualisation de la Gay Pride, puis Marche des Fiertés, ou encore le développement de « Villages » dans les grandes métropoles occidentales – est constitutive pour bonne partie, au-delà des réseaux ou mouvances, de ce que l'on appelle la (ou les) communauté(s) LGBT. Sur ce sujet et celui des identités, voir par exemple, dans une perspective marxiste, l'article stimulant de Peter Drucker, « La fragmentation des identités LGBT à l'époque du néolibéralisme », dans Félix Boggio Éwanjé-Épée, Stella Magliani-Belkacem, Morgane Merteuil et Frédéric Monferrand (dir.), *Pour un féminisme de la totalité*, Paris, Éditions Amsterdam, « Période », 2017.

² Voir notamment Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Éditions Autrement, 2009.

³ Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, nées en 1947 de la volonté politique d'assurer la pluralité de la presse. Elles ont été réorganisées en 2009 et se nomment depuis Presstalis.

⁴ Cf. Luc Pinhas, « Les ambivalences d'une entreprise de presse gaie : le périodique *Gai Pied*, de l'engagement au consumérisme », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 3, n° 1, 2011-2012, www.erudit.org/fr/revues/memoires/2011-v3-n1-memoires1830163/.

⁵ « Sous les masques », *Masques*, n° 1, mai 1979, pp. 2-3.

⁶ Cf. Nicholas Giguère et Luc Pinhas, « Presse gaie, littérature et reconnaissance homosexuelle au tournant des années 1980 en France et au Québec : *Gai Pied*, *Masques*, les éditions Persona et *Le Berdache* », *Revue critique de fiction française contemporaine*, juin 2016, www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/22/showToc.

⁷ Cf. Luc Pinhas, « La revendication homosexuelle et l'extrême gauche en France dans les années 1970 : de la Ligue communiste révolutionnaire au trimestriel *Masques* », *Dissidences*, n° 15, « Sexualités en révolutions, XIX^e-XX^e siècles », Lormont (Gironde), Éditions Au bord de l'eau, 2016, pp. 169-189.

⁸ Il faut ici rappeler que l'homosexualité pouvait encore, dans les années 1970, être un motif de renvoi de l'Éducation nationale en France. Par ailleurs, Alain Lecoultre utilisait déjà ce pseudonyme à la LCR. L'utilisation de pseudonymes était au demeurant fréquente dans cette organisation.

⁹ Jean Nicolas, « La question homosexuelle », *Critique communiste*, n° 11-12, « Militantisme et vie quotidienne », décembre 1976-janvier 1977.

¹⁰ FHAR : Front homosexuel d'action révolutionnaire; GLH-PQ : Groupe de libération homosexuelle-Politique et Quotidien. Le FHAR a exercé ses activités de 1971 à 1974, année où est créé le Groupe de libération homosexuelle (GLH) qui se scinde dès l'année suivante en trois composantes : le GLH-GB (Groupes de base); le GLH-14 décembre, et le GLH-PQ qui est le plus proche des mouvements d'extrême gauche de la période. Cf. Luc Pinhas, « La revendication homosexuelle et l'extrême gauche en France dans les années 1970 : de la Ligue communiste révolutionnaire au trimestriel *Masques* », *Dissidences*, n° 15, « Sexualités en révolutions, XIX^e-XX^e siècles », Lormont (Gironde), Éditions Au bord de l'eau, 2016, pp. 169-189.

¹¹ Cf. Jean-Paul Salles, *La Ligue communiste révolutionnaire (1968-1981). Instrument du grand soir ou lieu d'apprentissage?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, pp. 183-227.

¹² Alain Lecoultre-Sanzio, seul survivant des trois fondateurs de la revue, anime un site internet qui entretient le souvenir de cette aventure éditoriale et culturelle : <http://www.revuemasques.fr/>. La présente citation se trouve dans la partie historique : <http://www.revuemasques.fr/Historique.html/Historique-naissance.html>.

¹³ *Masques*, n° 1, mai 1979, « Dossier : homosexualité/champ politique/militance gaie », p. 37 sq.

¹⁴ « Sous les masques, Plate-forme de *Masques*, revue des homosexualités », *Masques*, n° 1, mai 1979, pp. 2-3.

¹⁵ « Nos masques, nous-mêmes », *Masques*, n° 1, mai 1979, p. 1.

¹⁶ « Un regard gai sur le monde », *Masques*, n° 1, mai 1979, p. 3.

¹⁷ Cf. Luc Pinhas, « Les ambivalences d'une entreprise de presse gaie : le périodique *Gai Pied*, de l'engagement au consumérisme », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 3, n° 1, 2011-2012, www.erudit.org/fr/revues/memoires/2011-v3-n1-memoires1830163/; ainsi que Jan Willem Duyvendak et Mattias Duyves, « Gai Pied After Ten Years : a commercial success, A Moral Bankruptcy? », dans Rommel Mendès-Leite et Pierre Olivier Busscher (dir.), *Gay Studies from the French Cultures : Voices from France, Belgium, Brazil, Canada, and the Netherlands*, New York, The Haworth Press, 1993.

¹⁸ Alain Sanzio et Jean Boyer, « La militance gaie », *Masques*, n° 1, mai 1979, pp. 99-101.

¹⁹ Il s'agit d'une affaire complexe dans laquelle ont été pris en otage quelque 300 immigrés maliens, hébergés dans un foyer de la ville de Saint-Maur, en banlieue parisienne, dont la municipalité a tenté de se débarrasser en les faisant installer dans un bâtiment de la ville voisine de Vitry. Or, cet immeuble, encore en travaux, devait être occupé par de jeunes travailleurs. La section du Parti communiste français de Vitry a alors mis en place une opération commando pour détruire à l'aide d'une pelleteuse un escalier extérieur et empêcher les Maliens de s'y établir, provoquant un débat virulent (parmi bien d'autres qui suivront) sur le racisme. Le PCF se défendra en arguant que son objectif était « d'éviter que les cités ouvrières, qu'en général il gérait à cette époque, ne se transforment sous la pression du chômage, de la pauvreté mais aussi d'une immigration déséquilibrée, en "territoires perdus de la République" » (Cf. <http://www.causeur.fr/bulldozer-de-vitry-et-si-le-pcf-avait-raison-19545.html>).

²⁰ *Masques*, n° 8, printemps 1981, p. 4 et pp. 70-78.

²¹ *Masques*, n° 9-10, été 1981, pp. 5 à 7. L'appel est signé entre autres, outre par les écrivains Dominique Fernandez, Yves Navarre, Jocelyne François ou encore Françoise Sagan, par Gilles Deleuze et Félix Guattari, par Jack Lang et Bertrand Delanoë, mais aussi par Dalida ou encore par le neveu du nouveau président, Frédéric Mitterrand, qui dirige alors un cinéma « alternatif » à Paris, l'Olympic-Entrepôt. Il s'agit avant tout d'obtenir l'abrogation de l'article 331, alinéa 2 du Code Pénal qui proscrit les relations homosexuelles avant 18 ans.

²² Cf. Luc Pinhas, « Les ambivalences d'une entreprise de presse gaie : le périodique *Gai Pied*, de l'engagement au consumérisme », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 3, n° 1, 2011-2012, www.erudit.org/fr/revues/memoires/2011-v3-n1-memoires1830163/.

²³ « Dossier Argentine, exil et répression », *Masques*, n° 11, automne 1981, p. 19 sq.

²⁴ « Dossier : questions sur le mode de vie », *Masques*, n° 14, été 1982, p. 45 sq.

²⁵ Frédéric Martel, *Le Rose et le Noir*, Paris, Le Seuil, 1996; édition utilisée 2000, p. 263.

²⁶ À la fin des années 1970, tout particulièrement après la sortie en salle d'*India Song*, Marguerite Duras devient pour les gais français une sorte d'icône, au même titre que Barbara. Ils disent y retrouver une sensibilité commune. Le compagnonnage de l'écrivaine avec Yann Andréa, homosexuel affiché, et la publication par ce dernier de *M.D.* aux Éditions de Minuit, en 1983, va accentuer le phénomène. Cf. Nicholas Giguère et Luc Pinhas, « Presse gaie, littérature et reconnaissance homosexuelle au tournant des années 1980 en France et au Québec : *Gai Pied*, *Masques*, les éditions Persona et *Le Berdache* », *Revue critique de fiction française contemporaine*, juin 2016, www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/22/showToc.

²⁷ C'est Frank Arnal, militant homosexuel de longue date et alors directeur de la rédaction de *Gai Pied*, qui en fait découvrir le texte à Jean-Pierre Joecker.

²⁸ Cf. Pierre Seel (avec la collaboration de Jean Le Bitoux), *Moi Pierre Seel, déporté homosexuel*, Paris, Calmann-Levy, 1994. Le film *L'Arbre et la Forêt*, d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, prix Jean Vigo 2009, s'inspire très largement de ce témoignage.

²⁹ Georges Eekhoud, *Escal-Vigor* (1982); Natalie Clifford-Barney, *Éparpillements* (1982) et *Aventures de l'esprit* (1983); Gore Vidal, *Un garçon près de la rivière* (1981); James Purdy, *Chambres étroites* (1983); Copi, *Virginia Woolf a encore frappé* (1983) et *Le Frigo* (1983); Hugo Marsan, *Saint-Pierre-des-Corps* (1985).

³⁰ Patrick Sarfati, *Illusions*, préface d'Edmund White, Paris, Persona, 1985.

³¹ Les données quantitatives fournies dans cet article proviennent du Fonds *Masques/Persona* confié à la BnF (site de Richelieu) par Alain Sanzio (NAF 28 675). Lorsque nous avons consulté ces archives, elles étaient encore conservées dans des « cartons » dans lesquels chaque document n'était pas encore coté. Ont été consultés tout particulièrement les « cartons » intitulés : « Archives de la rédaction (1) : naissance de *Masques* (1979-1982) », « Archives des éditions Persona et cessation des activités de *Masques* et Persona et liquidation (1985-1988) » et « Activités du rédacteur en chef, Jean-Pierre Joecker ». Ces archives restent lacunaires et ne comportent que quelques données chiffrées éparses. La comptabilité de la revue *Masques* et des éditions Persona semble être restée en la possession de l'un des trois fondateurs, Jean-Marie Combette, puis avoir été détruite ou dispersée au décès de celui-ci en 1990.

³² Alain Lecoultre-Sanzio précise toutefois qu'« une raison simple » est à l'origine de cette situation : « Personne d'autre n'a accepté de donner sa véritable identité, nécessaire pour déposer les statuts ! » Il ajoute : « Cela étant l'association *Masques* n'a jamais eu d'existence réelle ensuite : toutes les bonnes volontés étaient les bienvenues et participaient aux discussions et au contenu de la revue » (courriel d'Alain Lecoultre, en date du 31 juillet 2016).

³³ Suzette Robichon a par la suite organisé, avec Marie-Hélène (Sam) Bourcier, un colloque dédié à l'œuvre de Monique Wittig (Paris, juin 2001), et en a co-dirigé les actes, parus sous le titre *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes* (Paris, Éditions gaies et lesbiennes, 2002). Elle a aussi signé, avec Traude Bühman, un guide historique et culturel du Paris lesbien publié en allemand, *Lesbisches Paris* (Orlanda Frauenverlag, 2002).

³⁴ Alain Lecoultre-Sanzio, site « Revue-Masques », www.revuemasques.fr/Historique.html

³⁵ Benoît Lapouge et Jean-Luc Pinard-Legry, *L'Enfant et le Pédéraste*, Paris, Le Seuil, 1980.

³⁶ Leïla Sebbar, *Le Pédophile et la Maman*, Paris, Stock, 1980.

³⁷ Tony Duvert, *L'Enfant au masculin*, Paris, Minuit, 1980.

³⁸ Cf. *Masques* n° 4 (printemps 1980) et n° 5 (été 1980). La parution quasi simultanée des ouvrages de Leïla Sebbar et de Jean-Luc Pinard-Legry et Benoît Lapouge cristallise l'attention sur « la question pédophilique » et accentue le fossé qui sépare gais et lesbiennes; cf. Antoine Idier, *Les vies de Guy Hocquenghem*, Paris, Fayard, 2017, pp. 164-166. Les « passes d'armes très violentes » dont parle l'auteur ont pour principal support *Gai Pied* ou encore *Libération*, quotidien auquel participe Hocquenghem (qui publiera lui-même *Les Petits Garçons* en 1983) et sont d'autant plus virulentes que les différents acteurs sont connus dans le milieu intellectuel et militant parisien. Jean-Luc Pinard-Legry est alors secrétaire de rédaction de *La Quinzaine littéraire* de Maurice Nadeau, et Benoît Lapouge, le fils de l'écrivain prolifique Gilles Lapouge et de Maryvonne Lapouge-Pettorelli qui a publié l'année précédente, sous le pseudonyme de Mara, un récit dérangeant et violent, *Journal d'une femme soumise* (Paris, Flammarion, « Textes », collection dirigée par Bernard Noël, 1979).

³⁹ *Masques*, n° 14, été 1982, p. 179 sq.

⁴⁰ *Masques*, n° 14, été 1982, p. 181. Au demeurant, si les 10 premiers numéros de *Masques* proposent des couvertures « stylisées » ou des photographies artistiques (du photographe Bernard Faucon, hanté par l'enfance, par exemple), les suivants laisseront majoritairement place à des photographies ou à des portraits d'écrivains auxquels sont consacrés des dossiers : Jean Genet (n° 12); François Augiéras (n° 13); Kate Millett (n° 14); Natalie Clifford-Barney (n° 16); René Crevel (n° 17); Oscar Wilde (n° 20); Carson McCullers (n° 21); François Mauriac (n° 24).

⁴¹ Entretien informel avec Suzette Robichon, 25 avril 2017. On notera qu'une situation similaire se produit, au Québec, avec *Le Berdache*, principal titre de presse gai provincial au début des années 1980, qui se veut lui aussi théoriquement mixte et qui entretient des liens amicaux avec *Masques*. Là encore, les collaboratrices quittent le comité de rédaction du mensuel en 1982 pour fonder la même année un mensuel uniquement lesbien, *Ça s'attrape* (Cf. Nicholas Giguère, « Les périodiques, vecteurs de reconnaissance et de légitimation d'une communauté : le cas des périodiques gais québécois », thèse de doctorat en études françaises, Université de Sherbrooke, 2017, p. 251).

⁴² Cf. Suzette Robichon, « La presse des lesbiennes, un des moteurs de notre histoire », Coordination lesbienne en France, www.coordinationlesbienne.org/spip.php?article185.

⁴³ Monique Wittig, *Le Voyage sans fin*, Paris, Vlasta, 1985; Gertrude Stein, *Q.E.D., Les choses comme elles sont* (trad. Michèle Causse), Paris/Montréal, Vlasta/Éditions du Remue-Ménage, 1986.

⁴⁴ Alternative (au singulier) est la structure de diffusion créée par les éditions Alternatives (au pluriel) à leur création en 1976. Elle déposera son bilan en 1987.

⁴⁵ Script Diffusion réunissait : les éditions du Chiendent; La Pensée sauvage; L'Atelier du Gué; Vent-Terral; Ryvan-Ji, (les éditions féministes) Tierce; Fédérop et Brémond, outre Persona.

⁴⁶ Archives de *Masques* et de Persona, BnF, NAF 28-75, carton « Archives de la rédaction (2) : *Masques* mensuel », pochette « Comptes rendus du secrétariat de rédaction ».

⁴⁷ *Masques*, n° 25-26, printemps-été 1985.

⁴⁸ *Masques*, n° 25-26, printemps-été 1985.

⁴⁹ Formule employée par Alain Lecoultre, courriel à l'auteur du 23 juin 2017. Il est à noter que, dans une perspective en partie similaire, l'équipe de rédacteurs démissionnaires de *Gai Pied*, en juillet 1983 (cf. Luc Pinhas, « Les ambivalences d'une entreprise de presse gaie : le périodique *Gai Pied*, de l'engagement au consumérisme », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, vol. 3, n° 1, 2011-2012, www.erudit.org/fr/revues/memoires/2011-v3-n1-memoires1830163/) avait décidé, dès l'année suivante, de publier un mensuel dédié aux identités masculines, *Profils*, qui entendait s'adresser à une cible plus large que le seul lectorat gai : il ne connut toutefois que deux numéros, faute de ventes suffisantes (voir à ce sujet Jean Le Bitoux, « Le Guépier des années *Gai Pied* », www.france.qrd.org/media/gai_pied/).

⁵⁰ Archives de *Masques* et de Persona, carton « Archives des éditions Persona et cessation des activités de *Masques* et Persona, et liquidation (1985-1988) », pochette « Comptabilité *Masques* ».

⁵¹ État récapitulatif des NMPP en juillet 1986, archives de *Masques* et de Persona, carton « Archives des éditions Persona et cessation des activités de *Masques* et Persona, et liquidation (1985-1988) », pochette « Comptabilité *Masques* ».

⁵² Les tarifs publicitaires étaient-ils aussi trop élevés? Ils s'échelonnaient de 10 000 F HT pour la 4^e de couverture à 2 500 F HT pour le 1/4 de page intérieure, soit des tarifs équivalents à ceux du *Magazine littéraire* de l'époque. Dans une tentative désespérée de redresser les comptes en vue de la publication d'un n° 6, les tarifs d'insertion publicitaires devaient être relevés à compter du 1^{er} juin 1986 et la 4^e de couverture être proposée à 20 000 F! (Archives de *Masques* et de Persona, carton « Archives des éditions Persona et cessation des activités de *Masques* et Persona, et liquidation (1985-1988) », pochette « *Masques* mensuel (Recherches de subvention et de mécénat; Publicité; lettre aux lecteurs) »).

⁵³ Archives de *Masques* et de Persona, BnF, NAF 28-75, carton « Archives de la rédaction (2) : *Masques* mensuel », pochette « Comptes rendus du secrétariat de rédaction ».

⁵⁴ Ils se trouvaient dans les locaux de la librairie LGBT « Les Mots à la bouche », qui a d'abord été située rue Simart, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, de sa création en 1980 jusqu'en 1983, avant de s'installer dans le Marais, 6 rue Sainte-Croix de la Bretonnerie.

⁵⁵ Nous pensons ici à la victoire, en 2014, du *drag queen* autrichien Conchita Wurst.

Bibliographie

Sources

Archives internes *Masques* et *Persona*, BnF (site de Richelieu), NAF 28675 (1-10).

Revue *Masques*, trimestriel, n° 1 (mai 1979) à n° 25-26 (printemps-été 1985); mensuel, n° 1 (décembre 1985-janvier 1986) à n° 5 (mai 1986).

Site La Revue *Masques* – Les Éditions *Persona* : www.revuemasques.fr.

Catalogue des Éditions *Persona* : www.revuemasques.fr/Persona-ouvrages.html.

Ouvrages et articles

Peter Drucker, « La fragmentation des identités LGBT à l'époque du néolibéralisme », dans Félix Boggio Éwanjé-Épée, Stella Magliani-Belkacem, Morgane Merteuil et Frédéric Monferrand (dir.), *Pour un féminisme de la totalité*, Paris, Éditions Amsterdam, « Période », 2017.

Tony Duvert, *L'Enfant au masculin*, Paris, Minuit, 1980.

Jan Willem Duyvendak et Mattias Duyves, « Gai Pied After Ten Years: a commercial success, A Moral Bankruptcy? », dans Rommel Mendès-Leite et Pierre Olivier Busscher (dir.), *Gay Studies from the French Cultures: Voices from France, Belgium, Brazil, Canada, and the Netherlands*, New York, The Haworth Press, 1993.

Nicholas Giguère et Luc Pinhas, « Presse gaie, littérature et reconnaissance homosexuelle au tournant des années 1980 en France et au Québec : *Gai Pied*, *Masques*, les éditions *Persona* et *Le Berdache* », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 2016, www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/22/showToc.

Nicholas Giguère, « Les périodiques, vecteurs de reconnaissance et de légitimation d'une communauté : le cas des périodiques gais québécois », thèse de doctorat en études françaises, sous la direction de Josée Vincent et Luc Pinhas, Université de Sherbrooke, 2017.

Antoine Idier, *Les vies de Guy Hocquenghem*, Paris, Fayard, 2017.

Julian Jackson, *Arcadie. La vie homosexuelle en France de l'après-guerre à la dépénalisation*, Paris, Éditions Autrement, 2009.

Benoît Lapouge et Jean-Luc Pinard-Legry, *L'Enfant et le Pédéraste*, Paris, Le Seuil, 1980.

Frédéric Martel, *Le Rose et le Noir*, Paris, Le Seuil, 1996.

Jean Nicolas, « La question homosexuelle », *Critique communiste*, n° 11-12, « Militantisme et vie quotidienne », décembre 1976-janvier 1977.

Luc Pinhas, « Les ambivalences d'une entreprise de presse gaie : le périodique *Gai Pied*, de l'engagement au consumérisme », *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, vol. 3, n° 1, 2011, www.erudit.org/fr/revues/memoires/2011-v3-n1-memoires1830163/.

Luc Pinhas, « La revendication homosexuelle et l'extrême gauche en France dans les années 1970 : de la Ligue communiste révolutionnaire au trimestriel *Masques* », *Dissidences*, n° 15, « Sexualités en révolutions, XIX^e-XX^e siècles », Lormont (Gironde), Éditions Au bord de l'eau, 2016.

Suzette Robichon, « La presse des lesbiennes, un des moteurs de notre histoire », Coordination lesbienne en France, www.coordinationlesbienne.org/spip.php?article185.

Jean-Paul Salles, *La Ligue communiste révolutionnaire (1968-1981). Instrument du grand soir ou lieu d'apprentissage?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

Leïla Sebbar, *Le Pédophile et la Maman*, Paris, Stock, 1980.

Pierre Seel (avec la collaboration de Jean Le Bitoux), *Moi Pierre Seel, déporté homosexuel*, Paris, Calmann-Levy, 1994.